

L'ÉCLAIR

ORGANE POPULAIRE DE DEFENSE CATHOLIQUE, POLITIQUE & LITTÉRAIRE
PARAISSANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS

Rhône et départements limitrophes... 1 an 6 fr. — 6 mois 3 fr. 50
Autres départements..... 1 an 7 fr. — 6 mois 4 fr. »
Étranger..... le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

BUREAUX, RÉDACTION, ADMINISTRATION

Place Bellecour, 3, à Lyon, chez MM. Vitte et Perrussel
Boîte dans la cour.
Vente en gros : Rue Tupin, 31

ANNONCES :

Elles sont reçues exclusivement
A LYON, à l'agence de publicité V. FOURNIER, r. Confort, 14.
A PARIS, à l'agence HAVAS, place de la Bourse, 8.

BULLETIN POLITIQUE DE LA SEMAINE

Nous serions bien embarrassé pour dire ce que fait le gouvernement.

Les uns prétendent que M. Gambetta a été pris à l'improviste, qu'il n'est pas prêt.

D'autres affirment que le gouvernement travaille, et que s'il ne dit rien, il n'en pense pas moins.

D'autres croient que le Grand Ministère est grandement impuissant.

Le fait est que rien ne bouge.

M. Devès se porte candidat à Bagnères-de-Bigorre.

M. Antoine Proust montre les diamants de la couronne aux députés curieux.

M. Gambetta s'occupe d'affaires étrangères et jette un voile sur les événements de Tunisie et d'Oran.

M. Paul Bert jette l'argent aux instituteurs laïques.

M. Gougeard continue à malmenager ses marins, et M. Campenon commence à défaire la bêtise que M. Farre a commise St-Cyr.

Les députés demandent des vacances ; leurs amis demandent des places, le commerce demande des traités, et la France qui n'aperçoit pas le plus petit grand homme à l'horizon politique, ni la moindre clarté dans la lanterne magique officielle, réclame à grand cri qu'on allume la chandelle.

Si nos lecteurs nous demandent, à leur tour, quelque lumière sur la situation, nous avouons franchement que nous n'avons rien à dire, et nous nous bornerons à citer les lignes suivantes du *Lyon Republicain*, samedi 3 décembre :

« Penez les places et mitez les cléricaux » tel fut un des derniers mots de M. Thiers à son lit de mort. M. Gambetta exécute en ce moment ce testament politique du malin vieillard. Il prend les places, il y installe des amis sûrs, d'un dévouement éprouvé ; il se fait un triple et quadruple rempart d'amitiés personnelles et de fidélités incorruptibles, sachant, pour l'avoir pratiqué lui-même, combien il est périlleux d'avoir autour de soi des collaborateurs qui se réservent un pied dans tous les camps.

« Maintenant, prendre les places n'est pas tout ; il faut bien les occuper, et y faire de la bonne besogne. C'est à cette seconde partie de l'œuvre qu'il faut attendre M. Gambetta.

« Il n'est pas encore prêt, attendons-le patiemment, mais il aurait tort de nous faire trop longtemps attendre. »

Il est donc à croire que le gouvernement remplit en ce moment le premier précepte de M. Thiers : *Prenez les places*. Il ne parle pas, il agit.
Et voilà le truc, braves Français.

LOUIS FRANCO.

COURSE AUX NOUVELLES

Un moralité de la R. F. — Depuis l'avènement de M. Gambetta, les commis-voyageurs ont redoublé leur propagande républicaine. Les hôtels ne retentissent plus que de leur parlotte. C'est un véritable supplice pour les voyageurs tranquilles.

Dernièrement, dans une auberge du Bois-d'Oingt (Rhône) l'un de ces commis flétrissait avec indignation les ignorants et le clergé coupables, selon lui, de toutes les immoralités les plus révoltantes. Et les camarades d'applaudir.

Le lendemain, un témoin de cette scène de mauvais goût, trouvait, en rue Hippolyte-Flandrin, le moraliste de la veille avec une poupée au bras.

Lyon-Republicain. — après avoir lâché Jourde, s'est rattaché à Lagrange. C'était un moyen de ne pas manquer de foin au Parlement. Hélas ! M. Lagrange n'a pas été élu. On croit que le fameux Comité en fera une maladie mortelle, et que M. Lagrange, ex-croque-mort, le conduira au cimetière. *Requiescat in pace !*

Voiron, Isère. — Le printemps est revenu. La vigne repousse, elle a des formes, et on cueille dans les champs des violettes et des primevères. On se promène comme en été. Le froid ne se fait sentir qu'à la Chambre des députés.

Lycées On commence par contrarier les aumôniers dans leur pénible ministère. Quand les chassera-t-on entièrement ? Le grand ministère est dé forcé à faire cette besogne.

Hôpitaux. Le journal de M. Jantet se venge de l'échec de son candidat député en tapant dru sur les aumôniers de nos hospices.

« Il est temps, s'écrie-t-il, que nos malades soient mis à l'abri des abus de propagande dont ils sont actuellement « poursuivis. » (*Lyon-Republicain*, 5 décembre).

« Nos malades poursuivis par des abus de propagande, » ce n'est ni français ni franc. Nous défions M. Jantet et tout son bataillon de mouchards opportunistes de trouver dans nos hôpitaux des abus de propagande par MM. les aumôniers.

Il n'y a qu'un abus dans nos hôpitaux, c'est qu'on y laisse distribuer les journaux dégoûtants et menteurs qui viennent apprendre aux malades à insulter les aumôniers et les sœurs qui pansent leurs plaies.

M. Jantet pourrait facilement nous renseigner sur ces abus.

Tunisie. Naguère M. Roustan partait à Tunis, et Mustapha revenait en France. Hier, M. Roustan est rentré en France, et Mustapha est reparti aussitôt pour Tunis. On demande l'explication de cette navette diplomatique.

M. Challemel-Lacour quitterait, paraît-il, l'ambassade de Londres. D'aucuns prétendent qu'on va l'envoyer ailleurs, d'autres qu'il veut se retirer de la vie publique pour grignoter ses rentes dans la vie privée.

A votre santé, contribuables !

Mâcon. Les jeunes filles laïques de Vinzelles ont célébré la Ste-Catherine par une procession d'un nouveau genre : Elles sont parties du café Perraton et ont défilé par les rues de la ville, ayant à leur tête une fanfare qui jouait la *Marseillaise*.

Nous recommandons ces candidates au mariage aux jeunes gens honnêtes du pays.

Saint Etienne, Loire. — Nous avons des tramways à vapeur, tandis que la C^e de Lyon use ses chevaux de rebut à impatier les voyageurs. Et Nantes a des tramways à air comprimé.

Fourvières. — Cinq mille hommes ont gravi dimanche la sainte colline et sont allés prier pour la ville et la France chrétienne. Ce n'est pas sans besoin.

Mais combien il était beau ce spectacle !

M. Devès. — Ministre de l'agriculture, est candidat à la députation dans la circonscription de Bagnères-de-Bigorre. On ne pourra pas dire que c'est de la candidature officielle. Il semble que nos gouvernants s'acharnent à se moquer de tout ce qu'ils ont dit précédemment.

Fribourg, Suisse. — Les élections de députés au Grand Conseil ont été une victoire pour les vaillants catholiques de ce canton. Les radicaux ont perdu 14 sièges, et la majorité conservatrice sera de 70 députés sur 94. Il est vrai qu'en Suisse les catholiques savent voter, et voter comme il faut. Ils sont organisés. La France sous ce rapport est bien en retard.

Lons-le-Saulnier, Le 5 décembre. — Ces jours derniers a eu lieu aux Moussières, un enterrement civil.

Le discours prononcé sur la tombe par un citoyen illustre du pays, est si curieux que je m'en voudrais de le passer sous silence. Le voici :

« Messieurs,

« Vous êtes tous les amis du défunt. Il avait un caractère charmant ; il méritait d'être estimé et aimé. Il a refusé les prières d'un clergé despotique qui l'a toujours tyrannisé et persécuté. Il sera heureux dans l'autre monde, j'en suis certain. A genoux : il aimera autant les prières de ses amis que celles des curés. »

Le *De profundis* a été récité en entier et terminé par : *Qu'il repose en paix !*

Il y avait une trentaine de personnes ; clergé bénit et eau bénite avaient été placés à côté du lit depuis le moment de la mort.

Une croix a aussi été placée sur la tombe.

Pour un singulier enterrement civil, voilà un singulier enterrement civil !

C'est décidé. — On va faire en France l'expérience des chambres mortuaires, qui existent depuis longtemps dans des pays voisins.

Moyennant une redevance, le défunt ou la défunte pourra se faire déposer dans cette salle d'attente d'espèce particulière. On lui passera un cordon de sonnette au bras, et, en cas de faux trépas : *Drelin ! drelin !*

Immédiatement on accourra, et le cadavre récalcitrant sera transféré dans une pièce voisine où il y aura tout ce qu'il faut pour ressusciter.

La méthode nouvelle ne laissera pas que de causer aux héritiers des trances inédites.

Vous représentez-vous la contenance du scélérat de neveu qui viendra de perdre un oncle à grosse succession, pendant

le stage que lui imposera le séjour dans la chambre mortuaire.

Vous le figurez-vous se rendant chaque matin au cimetière et demandant d'une voix émue au conservateur :

— Est-ce que mon oncle a sonné ?

(*Nouvelliste*)

Mot pour rire. — Entendu par le *Clairon*, dans un café réactionnaire :

Premier habitué. — Tudieu ! ce Gougeard, il n'y va pas de main morte.

Deuxième habitué. — Ils sont tous comme ça dans le grand ministère, tous Gougeard sans en avoir l'air.

Quel nez ! — La petite ville de Toucy (Yonne), possède un apothicaire radical et franc-maçon, qui s'est mis en tête de faire expulser les Sœurs de l'école qu'elles dirigeaient, depuis de nombreuses années, à la satisfaction de tous. Il parvint, après de longues luttes, à faire voter par le conseil municipal, dont il fait partie, un ukase de laïcisation.

Neuf conseillers protestèrent contre cette mesure inique en envoyant leur démission. Ils viennent d'être réélus par quatre cents voix ; la liste des laïciseurs francs-maçons n'en a obtenu que cent.

Pendant ce temps, les vénérées religieuses, accusées d'ignorantisme par les fortes têtes de l'endroit, s'empressèrent de profiter d'une session d'examens pour le brevet qui se tenait à Orléans.

A cet examen on comptait quatre-vingt deux candidats, dont quarante et une furent admises.

La sœur Céleste de Toucy a été reçue avec le n° 1, et la sœur Mathilde, également de Toucy, a été reçue avec le n° 3.

L'apothicaire libre-penseur doit être quelque peu déconfit.

Quel nez, monsieur l'apothicaire !

(*Le Paysan*).

Paris. Des députés de la capitale ont trop d'esprit pour laisser construire une église au Sacré-Cœur, à Montmartre. Ces spirituels messieurs proposent de remplacer ça par un Observatoire météorologique. Evidemment ils cherchent leur étoile au firmament, et ils ne voient pas l'araignée qu'ils ont au plafond.

Instituteurs laïques. M. Paul Bert propose d'augmenter leurs traitements. Se faire des amis avec l'argent des autres, n'est-ce pas de la bonne politique ?

Bidel et Nouma-Hawa. La politique va se loger jusque dans les menageries. A l'instar des chats républicains, les deux dompteurs ci-dessus se sont provoqués, insultés, échauffés. Le public s'est passionné. On a collé beaucoup d'affiches, comme en temps d'élections. Et finalement la foule s'est précipité dans les ménageries pour voir si c'était arrivé.

On a payé en entrant, et le tour est fait.

LE CHRIST ET VICTOR DUCHAMP

Saint-Etienne a maintenant son Julien-l'Apostat. M. Hérold a trouvé un frère d'armes digne de lui ! Victor Duchamp vient de faire enlever des écoles communales toutes les croix et tous les emblèmes religieux.

Jeudi passé, 1^{er} décembre, les alguazils de M. le maire se présentaient en nombre, pendant l'absence des enfants dans les écoles communales de Moutaud et du Soleil.

Faisant le tour des classes, ils détachaient respectueusement les tableaux, les images, enlevaient les statues, décrochaient les christes et les fourraient non moins respectueusement dans le sac opportuniste qui les avait suivi par le plus providentiel des hasards.

La besogne finie, ils portaient triomphalement leur glorieux trophée à M. le maire qui, en homme comme il faut, a sans doute loué leur zèle, rendu hommage à leur activité et récompensé leur héroïque dévouement.

Ainsi... le crime est accompli, le sacrilège consommé... Le scandale est complet... Victor Duchamp vient d'attacher son nom au pilori de l'infamie avec lequel il passera à la postérité pour l'opprobre de sa mémoire.

L'indignation ici, est générale. Par cet ignoble attentat, cette monstrueuse profanation, M. Duchamp a mérité le mépris et soulevé le dégoût de tous les honnêtes gens. Tous ceux qui ont encore quelque sentiment d'honneur et de probité, se sentent atteints et blessés dans la dignité de leur âme et de leur conscience. Est-il possible de ne pas rougir, en effet, en pensant que de pareils faits, de semblables horreurs peuvent se passer

impunément, en plein jour, au milieu d'une population chrétienne qui les réprovoque et les abhorre ?

Pour nous, qui nous attendions à tout de la part des maîtres que les malheurs des temps ont placés à notre tête, nous ne saurions nous étonner.

La calme résignation avec laquelle nous considérons la suite ininterrompue des iniquités qui se commettent chaque jour sous nos yeux, nous permet de les juger avec l'autorité de la raison et du sang-froid.

Nous pensons qu'il faut leur laisser dégorger le trop plein de leur bile et de leur haine jusqu'à complet épuisement.

Tout grands qu'ils soient, ces hommes sont de chair et d'os comme des mortels.

Un autre vénérable... Pierre Boudarel, en a donné dernièrement une preuve frappante en finissant par une mort et un enfoncement civils une vie que l'opinion a déjà jugée et flétrie.

En 70, pendant qu'il était maire, il fit également enlever des écoles tous les emblèmes religieux, en interdit l'entrée aux ministres de tous les cultes et défendit aux instituteurs de parler de Dieu.

Il ne devait pas tarder à l'expier. A partir de ce moment le crédit du vénérable... Pierre Boudarel alla s'affaiblissant de jour en jour. Il fut mis de côté, lâché par les siens, et à sa mort il ne lui restait plus que l'aurole fanée du délaissement et de l'impopularité.

Ce sera aussi, nous n'en doutons pas, le sort de M. Victor Duchamp. En dehors des fonctions qu'il occupe, on ne lui connaît guère d'autres titres à l'estime et à la sympathie de ses concitoyens.

Les mauvaises langues ont parlé de certaines histoires... Mais comme nous n'avons pas dépouillé le dossier de ses mérites, nous les laisserons pour ce qu'elles valent pour nous contenter de ce que nous savons.— Cela suffit et... largement.

Ce qui est certain, ce qu'on dit même tout haut, c'est que M. Duchamp tremble sur ses jambes mal équilibrées et voit déjà pâlir son étoile. Au sein même du conseil municipal, on l'a trouvé ramolli, et c'est pour se refaire auprès des frères et amis une sorte de virginité qu'il cherche querelle à Dieu et aux saints.

Nous ne craignons pas de le dire, M. Victor Duchamp en sera pour ses frais. S'il peut facilement par ses fidèles mameluks, enlever quelques statuette et décrocher quelques crucifix appendus aux murs des écoles, il éprouvera quelque difficulté à détrôner Celui qui de là haut le regarde faire et rit de sa rage et de son impuissance.

Julien l'Apostat a passé... Le vénérable... Boudarel ! a passé, le Christ est resté... Hérod et Duchamp passeront aussi et le Christ restera, car ce n'est pas M. Duchamp, même entouré de ses satellites, qui donnera un démenti à la parole de Dieu !

LAURENT.

M. Tire-m'en

Nous empruntons au *Paysan*, vaillant petit journal populaire, la silhouette de deux nouveaux grands hommes, s. g. d. g. :

Un décret paru au *Journal officiel* appelle au gouvernement général de l'Algérie M. Tirman, conseiller d'Etat.

Qu'est-ce que M. Tirman ?

Il fut jadis préfet des Bouches-du-Rhône, sous l'administration Dufaure. Il était, par suite, devenu conseiller d'Etat.

Petit homme, petit talent, petite renommée, M. Tirman, qui n'aura pas le commandement des armées de terre et de mer, pourra se contenter d'émarger doucement au budget, car ses attributions seront désormais à peu près nulles.

Il nous coûtera 100,000 fr. par an.

Réjouissons-nous, cultivateurs, en pensant que pour ce prix-là, il ne nous fera pas tout le mal qu'il aurait pu nous faire s'il avait remplacé M. Albert Grévy dans toutes ses attributions.

Pour 100,000 fr. M. Tirman regardera le général Saussier diriger les opérations militaires.

La situation étant difficile et compromise, le nouveau gouverneur pourra dire au général :

— Tire-m'en !

UNE CAPACITÉ AU POUVOIR

Nous savons que tous les ministres de la République aiment à bien boire, à bien manger et à ne rien faire.

Nous avons rapporté, en un temps, les histoires de ces bons dîners où l'on faisait de la politique au dessert, comme à la campagne on chante des chansons.

Nous avons dit quels étaient les repas somptueux du Palais-Bourbon, préparés par la main de Trompette.

Maintenant, voici une autre histoire, que nous raconte le *Clairon* :

« Une de nos nouvelles Excellences professe, paraît-il, un culte particulier pour la « dive bouteille. »

« De temps en temps, dans l'intimité, — *inter pocula*, — c'est le cas de le dire, — le ministre en question s'adonne aux pratiques complètes de cette religion... laïque.

« Il se murmure même que la veille du jour où l'*Officiel* allait annoncer à la France sa nomination si péniblement

arrachée, Son Excellence était d'un *complet*, — mais d'un tel complet ! qu'il fallut l'insérer de force dans un fiacre.

« Dans son entêtement bachique, et malgré la présence d'une foule d'électeurs peu flattés de se voir si bien représentés, ledit ministre voulait à toute force rentrer à pied.

« Il comptait sur les maisons des deux côtés de la rue pour guider ses pas. »

Si un paysan avait fait cela, on l'aurait flanqué au poste ; quand c'est un républicain, on en fait un ministre.

Conseil Municipal

Il y a quelques jours, sur la demande du Conseil municipal, la Chambre des députés votait, sans discussion, une loi autorisant la ville de Lyon à s'imposer, pendant vingt ans, de quelques centimes additionnels. Comme les petits ruisseaux qui font les grandes rivières, ces centimes produiront chaque année 250,000 francs, soit cinq millions en vingt années.

Ce surcroît d'impôt dont le besoin ne se faisait nullement sentir, est absolument nécessaire pour payer les fameuses bâtisses laïques si harmonieusement nommées *groupes scolaires*.

A ce propos, les contribuables finiront-ils par trouver que la République leur devient trop *chère* ? Nous ne le savons pas ; mais nous leur conseillons de ne point crier trop fort contre l'augmentation toujours croissante des charges publiques. S'ils protestaient aujourd'hui, que diraient-ils donc plus tard, quand il faudra meubler ces groupes scolaires, rétribuer grassement un certain nombre de Chapitets, inspecteurs du mobilier laïque ? Que diront-ils quand ils seront imposés pour une nouvelle Préfecture ? Car, il y aura une nouvelle Préfecture. Il est notoire, en effet, que cette *bicoque* qu'on appelle Hôtel-de-Ville, est *insuffisante* pour loger et M. Gaillon et M. Oustry.

Mettez-donc, par exemple, Grévy et Gambetta dans la même baignoire ? Que diront-ils, enfin, quand nos trente-six municipaux seront devenus soixante, et qu'il faudra donner à ces messieurs un joli petit traitement, sous la forme de jetons de présence ?

Du reste, de quoi se plaindrait-on ? Puisque nous sommes en République, n'est-il pas juste de payer, même un peu cher, les gloires de ce régime ? Puisque nous avons l'honneur d'être gouvernés par de *grands ministres*, administrés par de *grands conseillers*, ne convient-il pas d'y mettre le prix ? En bonne vérité, si nos charges n'étaient qu'à la hauteur de celles qu'imposait l'Empire ou tout autre gouvernement monarchique, où serait le progrès ? Au lieu de la *Marseillaise*, on chanterait l'air bien connu :

*Ce n'était pas la peine assurément (ter)
De changer... etc., etc., etc.*

C'est déjà une première consolation, mais nous avons le bonheur d'en présenter une seconde aux contribuables républicains qui seraient tentés de trouver les impôts trop lourds.

Vous payez beaucoup, leur dirons-nous, c'est vrai, et vous paierez encore davantage, mais au moins, pas un seul de vos centimes ne va plus s'égarer, ni chez les curés, ni chez les congréganistes ! Pensez donc ! plus un sou de la bourse municipale ni pour le logement, ni pour le traitement, ni pour le mobilier, ni pour le chauffage, ni pour l'éclairage des Frères et des Sœurs.

C'est le citoyen Carlod qui vous donne cette consolation-là. Jugez-en par la jolie histoire que voici.

M. Carlod, une des lumières du conseil municipal, passant dans la rue Pouteau, se laisse dire, on ne sait par quel concierge, que l'école des Frères, sise dans cette rue, était encore éclairée aux frais de la ville.

Grande fut l'émotion de notre citoyen.

A la première séance du conseil, il prend la parole et adjure ses collègues de faire cesser, d'urgence, un pareil scandale.

M. l'adjoint Dubois répond à M. Carlod que, le premier jour où les écoles communales de la ville ont été enlevées aux Frères, les écoles des Frères devenues écoles libres n'ont plus rien reçu de la municipalité.

Entre la parole d'un confrère et les racontars de ladite concierge, M. Carlod n'hésita pas, il opina pour cette dernière et, prétendant avoir puisé ses renseignements à bonne source, il supplia de nouveau le conseil de faire une enquête à propos des becs de gaz de la rue Pouteau.

M. Dubois, légèrement indigné de voir son affirmation mise en doute, écrit à l'architecte de la ville, et M. Hirsch, à la date du 12 septembre, lui répond que l'histoire à Carlod est inexacte et qu'à partir de juillet 1880, si les Frères brûlent du gaz, c'est à leurs frais.

M. Dubois écrit encore à la Compagnie du Gaz et M. Godiot, comptable de la Compagnie, fait la même réponse.

Comme on le voit, M. Dubois aurait écrit, s'il l'eût fallu, à Paris, au ministère de l'Éclairage au gaz opportuniste ou au pétrole communard ; mais il pensa que sa lettre arriverait peut être avant la création de ce nouveau ministère, et il s'en tint là.

Ces explications satisfirent M. Carlod. Il demanda pardon d'avoir douté de la parole d'un collègue, mais là, en bonne vérité, n'était-il pas excusable d'avoir insisté,

lui qui tenait ses renseignements... de la concierge ? Non, je m'étais trompé, mais d'un *employé de la Compagnie du gaz* ?

Ceci se passait au conseil municipal de Lyon dans la séance du 15 septembre dernier.

Et maintenant, excellents contribuables, n'êtes-vous pas contents ? On vous demande on vous demandera encore bien des centimes additionnels, mais au moins, vous voyez que Carlod veille au grain, et votre argent n'ira pas chez les Ignorantins de la rue Pouteau ou d'ailleurs !

Et vous, pauvres Frères, bien que vous éleviez la moitié des enfants du peuple, n'attendez rien, plus rien, de ce Conseil *équitable et intelligent* qui a l'honneur de compter bien des Carlod dans son sein.

De ces gens-là vous ne recevrez jamais rien que la haine stupide et bête...

Mais, croyez-moi, avec cette haine-là... et l'estime des braves gens, vous pouvez être doublement fiers.

MARK.

LE COMITÉ CENTRAL

Le Comité central, qui, jusqu'à présent, faisait la pluie et le beau temps dans notre bonne ville de Lyon, a vécu.

Il a vécu en faisant le mal et sa chute ne nous inspire pas une bien grande sympathie ; si nous en parlons aujourd'hui, c'est afin que nos lecteurs ne lui accordent pas une larme en pensant à son triste sort.

Le Comité central se constitua en mars 1871.

A cette époque, la majorité de la Chambre était conservatrice. Ce qui porta sans doute ombrage à quelques vieilles *barbes* du clan démocratique lyonnais.

Laissant la Commune se débrouiller à Paris au grand jour, ils cherchèrent à se créer au sein de Lyon une puissance occulte.

A ce moment la garde nationale existait, et, c'est grâce à cette familiarité qui naît entre gens qui se fréquentent, qu'ils se formèrent des partisans qui ne se connaissaient point auparavant. En effet, la garde nationale rassemblait sous les armes tous les hommes de différents quartiers et, les buvettes aidant, le Comité raccolait ainsi ses souteneurs.

Ne croyons point que leur but était inoffensif. Car ils voulaient défendre les intérêts de leur République, non-seulement par leurs conseils, mais encore par les armes, si le besoin s'en faisait sentir.

Organisés en sections dans chaque quartier, même dans chaque maison, ils purent compter bientôt plus de quinze mille adhérents qui, en un moment, pouvaient recevoir le mot d'ordre.

Chaque arrondissement désignait un délégué qui, élu à la majorité, allait siéger aux réunions du Comité qui élu domicile en la rue Grolée.

Le président de ce comité fut le relieur Favier que nous connaissons tous. Sa popularité fut assez grande pour qu'il ne soit pas besoin d'en parler ici.

Le succès vint couronner les débuts de ce comité naissant.

En effet, en 1871, les candidats par lui choisis, Millaut et Ordinaire, furent élus à une grande majorité, tandis que Denfert qui avait cru se passer de lui, fut battu par un monarchiste.

En 1873, la candidature Ranc était une nouvelle victoire.

Puis vint l'élection du Conseil municipal. Trente-cinq de ses candidats, élus sur trente-six, vinrent encore affermir sa force et sa puissance.

Mais *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*, M. Ducrot, alors préfet, interdit les réunions du Comité, comme contraires à la loi. En effet, les réunions n'avaient point l'autorisation légale.

Les 18 membres qui ne voulurent point se soumettre à cette décision préfectorale, furent arrêtés et condamnés à des peines variant de trois à six mois d'emprisonnement.

Depuis cette époque, l'influence du Comité fut à près nulle et actuellement le nombre de ses succès est facile à compter.

L'élection de Bonnet Duverrier lui porta un coup fatal. Essayant de lutter encore, il pose la candidature Jourde, ex-déporté, reniant ainsi ses traditions, son passé, ses opinions. Mais Jourde reconnaît un frère dans son ex-compagnon Humbert et *lâche* impoliment ceux qui le patronnent.

On sait le succès qu'a obtenu dimanche la candidature Lagrange.

Et si dans quinze jours, cet autre Bazouze n'est pas plus heureux, vous pourrez voir passer l'enterrement de ce qui fut le *Comité central*, et vous dire : *Transiit malefaciendo*. Et ce n'est pas trop tôt.

A. Martinet.

FOI ET ESPÉRANCE

Nous venons d'être témoin du pèlerinage magnifique des dames lyonnaises à Lyon, et à l'heure où nous mettons sous presse, Lyon est splendidement illuminé. Depuis la riche demeure jusqu'à l'humble mansarde où le pauvre a son grabat, partout apparaît une lumière, symbole d'une foi qui a besoin d'expansion, qui veut se manifester au dehors.

L'on sent que notre ville célèbre une fête religieuse. Les fêtes politiques, en effet, laissent froide et indifférente, et elles passeraient inaperçues sans les réjouissances officielles. Aujourd'hui, rien d'officiel. Bien au contraire, les monuments publics seraient plongés dans l'obscurité la plus complète si les illuminations voisines ne projetaient sur eux quelques-uns de leurs rayons. Pourtant les dépenses de la ville ne diminuent pas, et du temps où nos édiles comprenaient un peu mieux le respect dû à la foi de la grande majorité de leurs administrés, il ne leur était pas nécessaire de se faire autoriser, comme ils sont en train de le faire, à hausser les droits d'octroi et à prélever quelques nouveaux centimes additionnels. Le produit de ces surtaxes ne va pas aux catholiques... où va-t-il? Peu importe, pourvu que les catholiques paient toujours!... C'est la justice du temps.

**

Dimanche dernier, à une heure précise, 4 à 5,000 hommes gravissaient en groupes serrés la sainte colline de Fourvière.

Dans cette pieuse phalange point de riches ni de pauvres, où plutôt tous se sentaient riches de leur foi; point de partis, point de castes, tous se considéraient comme les fils de la même Mère, de la Vierge aux genoux de laquelle ils allaient se prosterner et prier. La foi qui remplissait les cœurs de ces hommes avait suffi à produire la seule égalité, la seule fraternité possibles.

Tous les âges aussi, excepté peut-être l'enfance, y étaient représentés, et cette observation m'amenait involontairement à comparer le spectacle offert actuellement par ce pieux pèlerinage avec celui qu'il présentait il y a 11 ans, alors qu'il se produisait pour la première fois.

C'était le même jour, à la même heure. Quelques centaines d'hommes se trouvaient réunis sur la place St-Jean. Parmi eux rien que des têtes dénudées ou blanchies par l'âge, des têtes que courbaient le double fardeau du temps et de la douleur. Quels étaient ces hommes? Des Français dont la patrie se débattait avec l'énergie du désespoir; des pères dont les fils mouraient pour le salut de la France.

Que venaient-ils chercher aux pieds de la Vierge de Fourvière? La consolation et l'espérance: la consolation pour leur cœur paternel, l'espérance pour leur cœur de Français.

Qui les avait réunis? Qui les avait ranimés? Qui leur faisait espérer contre toute espérance? La Religion, et, sous cette bienfaisante influence, ces hommes s'étaient instinctivement tournés vers la colline bénie, et ils cheminaient péniblement, malgré la neige abondante dont le sol était couvert, malgré la rigueur excessive du froid. De là, ce pèlerinage annuel, en présence duquel la

foule, qui se pressait dimanche pour le contempler, se sentait émue. Aussi pas une moquerie sur les lèvres ou dans le regard. Chacun admirait; et, je l'avoue, ce spectacle était vraiment admirable par ce temps de respect humain et d'indifférence.

FRANK.

MENSONGES ET SOTTISES

LYON RÉPUBLICAIN

Après avoir annoncé à grand fracas le procès des jeunes libertins de Bordeaux, qu'il a traités de cléricaux et de légitimistes, ce journal bonasse dit dans son numéro du 3 décembre:

« Cette affaire est bien loin d'avoir la gravité qu'on lui avait attribuée.

« Le procureur de la République dit que l'affaire est très-simple. Le scandale fut causé par les journaux qui tentèrent de le grossir. »

Nous laissons à nos lecteurs le soin de juger la cervelle qui régit la chronique du *Lyon*.

LE CARILLON DE SAINT-GEORGES.

Ce journal ne se contente pas de fabriquer des nouvelles anticléricales, il vient aussi de fabriquer une morale, à son service, bien entendu. Dans son numéro du 26 novembre, il a trouvé fort spirituel de se moquer du mariage et de professer le système des « unions libres. »

S'adressant à M. Chevillard, adjoint du 6^e arrondissement de Lyon, qui a établi un bureau pour la propagation des mariages civils, il lui dit:

« Laissez vivre en paix les êtres des deux sexes qui n'ont qu'une religion: la nature, et qu'un frein: la conscience.

Si le *Carillon de Saint-Georges* croit avoir ainsi popularisé un progrès de son crû en prêchant les unions libres, il se trompe grossièrement. Cette religion « de la nature » est ancienne comme le monde: il y a six mille ans que les chiens la pratiquent.

Done,

M. CHEVILLARD,

adjoint du 6^e arrondissement de Lyon, fonde un bureau pour les mariages civils.

Entre temps, les partisans de l'union libre lui crient, comme le roseau de la Fable:

« Votre compassion ..

« Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci. »

De notre côté, nous lui crierons:

A quoi servira votre bureau? Monsieur Naquet, pardon! le projet Naquet sur le divorce a été pris en considération. Quels liens prétendez-vous former, vous, homme du gouvernement, quand le gouvernement s'amuse à faire des lois pour les dénouer?

Cela nous promet du drôlatique.

La Société de S. François Régis, dites-vous, fait de la propagande avec son mariage religieux. Et puis?

S. François Régis est logique avec lui-même. La Société qui porte son nom croit au mariage religieux. Elle pense que Dieu seul peut faire des nœuds conjugués parce que lui seul est le maître. Elle sait que, malgré les divagations d'Alexandre Dumas fils, malgré les infortunes personnelles de M. Naquet, malgré les gamins, députés ou non, qui veulent se donner des libertés extra-matrimoniales, elle sait que le mariage religieux est solide, qu'il lie la conscience, que ce n'est pas seulement un contrat sur du papier qu'on peut déchirer, devant un maire qui n'a pas de pouvoir *ad hoc*, mais que c'est un serment de conscience, dont Dieu est le témoin et le juge.

Elle sait que sans ce mariage religieux il n'y a plus ni famille possible, ni société solide, ni éducation morale.

Et voilà pourquoi elle noue des milliers de liens désormais indissolubles.

Mais vous, Monsieur Chevillard, vous ne nouez rien; vous chevillez et M. Naquet va arracher vos chevilles.

La bonne farce que ce bureau Chevillard!

ENFIN LA JUSTICE AURA SON COURS

Cette bonne nouvelle nous est donnée par certains journaux républicains de Paris et de la province.

Oyez un peu, moralistes austères.

La gendarmerie belge vient de remettre entre les mains des autorités françaises le nommé Riant, père de la Doctrine chrétienne de Montbrison, contumace condamné à six ans de réclusion par la Cour d'assises de la Loire, pour de nombreux attentats à la pudeur commis sur de jeunes enfants.

Jamais aucun père de la Doctrine chrétienne du nom de Briant n'a résidé à Montbrison à une époque quelconque, et jamais un prêtre de ce nom n'a été condamné aux assises de la Loire.

Leur haine n'a plus de bornes, et pour la satisfaire ils donnent un corps à leurs désirs qu'ils servent comme des faits réels.

Mentez, mentez encore, il en reste toujours quelque chose.

UN PARISIEN.

Sous ce nom, un rédacteur du *Lyon Républicain* nous donne à la première page de son numéro du 7 décembre les perles politiques suivantes:

« Tous ces bons députés n'ont-ils pas quatre ans de vant eux? Ils ont comparu, il y a quelques mois, devant le suffrage universel; ils ont répondu à toutes ses questions, subi toutes ses fantaisies, caressé toutes ses passions. N'ont-ils pas mérité quelque repos? »

Bons électeurs, vos élus vont se reposer, après avoir caressé toutes vos passions. Et c'est un journal républicain, des plus insolents contre la religion, qui l'annonce. Consoléz-vous donc. Ils ont quatre ans devant eux. Quatre ans aussi, vous, pour attendre venir les cailles rôties.

Et d'une! Citons toujours:

**

« Toutes les élections sont unanimes à montrer l'absorption lente de toutes les classes de la société française par l'idée républicaine. »

LES COUTEAUX D'OR

PAR PAUL FÉVAL

II

M. BENOIT

(Suite.)

Le lendemain, quand on nous eût débarqués, nous et nos chevaux, Benoît se montra d'une gaîté folle. Au bout d'une heure de marche dans la direction du sud-ouest, nous avions déjà perdu de vue le Missouri. L'idée me vint de demander à Benoît ce qu'il avait fait de toutes ses bouteilles.

— Monsieur pense bien que je ne pouvais pas songer à les emporter, me répondit-il.

— C'était bien la peine alors de les cacheter avec tant de soin.

Benoît tira de sa poche un boursicot de cuir passablement gonflé de pièces d'or. Il y avait dedans sept ou huit cents dollars.

— Voilà le prix de mes bouteilles, dit-il avec triomphe.

— Qu'y avait-il dans vos bouteilles, Benoît?

— Monsieur le sait bien, puisqu'il m'a vu les remplir derrière le tonneau avec l'eau de la rivière.

Et vous avez vendu pour quatre mille francs d'eau du Missouri?

Benoît prit un air grave.

— C'était cacheté! prononça-t-il avec solennité; j'avais mis sur chaque bouteille une étiquette donnant la manière de s'en servir.

« Versez de cette eau sur le sol: le lendemain matin, si le sol est aurifère, il y aura des paillettes d'or à la surface. » Rien ne prouve, ajouta-t-il, sans rire, que ce moyen ne soit pas excellent!

— Il est impayable, votre Benoît! s'écria la marquise. C'est un coquin de comédie!

— Charmant! charmant! murmura-t-on de toutes parts.

La marquise ajouta, en se penchant vers sa voisine:

— Le vicomte a une façon de raconter...

— Inimitable, madame! répondit la voisine.

— Je crois, conclut la marquise, que ma fille sera bien heureuse, une fois en ménage.

— Comment pourrait-il en être autrement, belle dame, murmura le vieux général O'Brien, avec un homme qui raconte si bien les histoires?

— Méchant! fit la marquise.

Puis on se tut pour laisser parler le conteur.

M. de Villiers reprit:

— Nous étions dans la prairie. Le grand romancier américain vous a fait connaître ces steppes immenses du Nouveau-Monde. Je n'ai rien à vous dire de notre voyage équestre, si ce n'est que nous fûmes chassés deux fois par les Sioux à cheval et que nous vîmes de loin, la nuit, un incendie qui semblait couvrir plusieurs lieues de terrain.

Nous avions nos vivres avec nous. Le gibier est, du reste, fort commun dans ces parages. Benoît me disait souvent:

— Si je pouvais seulement transporter quinze ou vingt arpents de ces terrains-là au pied de la butte Montmartre.

Nous atteignîmes les montagnes Rocheuses le cinquième jour après notre départ de Baltimore. Nous dûmes laisser nos pauvres chevaux, rendus de fatigue, dans un petit hameau de métis, le dernier de la plaine, et nous franchîmes à pied la première chaîne entre ces deux énormes montagnes, le Pic-Long et le Pic-James, dont la hauteur atteint plus de douze mille toises. Au-delà des montagnes se présente une admirable vallée, coupée à son milieu par le Rio-Bravo del Norte. Les noms ici cessent d'être anglais pour devenir espagnols; nous entrons dans le domaine des fils de Cortez, fils dégénérés qui n'ont gardé qu'une des grandes passions de la vieille Espagne: l'avidité insatiable.

L'autre passion des conquérants espagnols du Nouveau-Monde, c'était l'ardent désir de faire pénétrer la foi et sa lumière au fond même des ténèbres de la vie sauvage, et l'on peut dire que cette pieuse ambition qui a fait tant de saints et produit tant de résultats civilisateurs, oubliés maintenant par l'ingratitude des hommes, aurait contrebalancé grandement les cruautés des trafiquants de Cadix et de Lisbonne, si d'autres trafiquants plus implacables, les protestants, n'avaient opposé au mouvement catholique l'infécondité de leur erreur.

Nous restâmes deux jours à Sante-Fé pour nous remettre, puis nous gagnâmes la Sierra-Verde, qui seule nous séparait désormais de la terre d'or.

J'arrive tout de suite à notre première aventure dans les montagnes de la Californie, parce qu'elle vous mettra en face de mes bons amis les Golden-Daggers, et qu'elle vous appren-

dra l'origine de l'arme curieuse qui vient de passer en vos mains.

Nous avons suivi pendant huit grands jours, sous un soleil étouffant, les bords du Rio-Colorado, que nous venions de quitter pour diriger notre route vers la Sierra-Nevada, dont nous apercevions au loin déjà les sommets couverts de neige. L'aspect changeait rapidement autour de nous. Le sol devenait accidenté et se parsemait de bouquets d'arbres. Bientôt nous commençâmes à monter une sorte de sentier rocheux à la droite duquel roulait un torrent d'eau rougeâtre. Benoît s'arrêta tout à coup; je le vis pâlir et me montrer du doigt, sans parler, un détour du sentier qui passait au-dessus de nous. Je levai les yeux et je restai bouche béante, non pas effrayé, mais charmé.

Deux beaux jaguars des Cordillères, vifs et gracieux comme des chats, se jouaient au milieu de la route.

— C'est gentil comme ça, me dit le sage Benoît; mais de près, c'est gros comme deux ou trois chiens de Terre-Neuve, et ça vous assomme un père de famille d'un coup de patte! vlan!

— Est-ce que vous êtes père de famille, vous, Benoît, demandai-je?

Benoît n'eut pas le temps de me répondre. Un coup de carabine retentit dans les roches. Un des beaux jaguars bondit sur place, retomba, se releva, chancela au bord du ravin, perdit l'équilibre et vint tomber presque à nos pieds.

L'autre lion se ramassa sur lui-même et gagna d'un saut prodigieux les roches d'où le coup de feu était parti.

— Armez votre carabine, Benoît! dis-je à mon valet, je crois que nous allons trouver tout-à-l'heure à qui demander notre route.

— *Quien viva?* cria en même temps une voix invisible, mais douée d'un violent accent auvergnat.

— *Amigos!* répondis-je au hasard.

Une décharge de mousqueterie, qui jeta le prudent Benoît à plat ventre, m'annonça le trépas du second jaguar.

En même temps une tête de colonne se montra juste à l'endroit où jouaient naguère les deux nobles animaux. C'étaient pour la plupart des hommes petits et trapus, bronzés comme ces personnages qui sortent des bas-reliefs romains. Ils portaient une sorte d'uniforme: chemise rouge, manteau ou *manga* d'un jaune tranchant, bordé d'un galon noir; pantalon de velours vert sombre, orné à sa couture d'une rangée de boutons d'argent et d'un passepoil jaune; sombrero d'écorce d'arbre à bords énormes, sur une résille pouppe. Ils étaient armés jusqu'aux dents.

(A suivre.)

Vous voyez! l'idée républicaine qui vous absorbe! C'est charmant.

« La grande tache rouge s'étend, rongean... jour les rivages des quelques îlots royalistes qui flotent encore à l'ouest de notre France républicaine. On voit approcher l'heure où le Bonapartisme ne sera plus qu'un souvenir historique, l'Orléanisme qu'une maison de passe sans clients, la Légimité qu'un cimetière. »

« La République... ne se dérange même plus pour voter. Elle n'a pas à craindre un retour offensif des réactionnaires. Ils ont si bien conscience de leur irréparable déroute! »

Heureuse République! Heureux républicains! Alors tout va pour le mieux? C'est le triomphe? Cette « tache rouge qui s'étend », qui ronge les rivages; cette absorption lente. « Alors la France est sauvée? C'est l'âge d'or? »

Pas encore pourtant, car Lyon Républicain ajoute :

« Les républicains sont seuls sur la voie publique; ils sont même si seuls qu'ils s'accordent comme trois frères dans quatre chambres. Et comme il arrive toujours en l'absence de contradicteurs, c'est à qui parlera plus haut, à qui promettra davantage. Trop de promesses, hélas! car il en est beaucoup qu'on ne pourra tenir. »

Il y a longtemps que nous l'avons dit aux naïfs du scrutin; mais nous étions trop réactionnaires, et malgré leurs fort longues oreilles, les naïfs ne pouvaient nous entendre. Entendront-ils mieux le Parisien sceptique du Lyon?

Ce bon Parisien poursuit ainsi : « Le grand public en a déjà le pressentiment; il se méfie de tous ces beaux programmes et il se détourne de la salle de vote. Il y a là un symptôme dont les hommes politiques feront bien de se préoccuper. Les députés sont élus avec un quart à peine des suffrages de leurs circonscriptions. La majorité de la Chambre est menacée de ne plus représenter qu'une infime minorité. »

Voilà bien des révélations. C'est un véritable affolement opportuniste. On ne sait, ou en donner de la tête. La tache rouge a beau s'étendre, ce n'est toujours qu'une tache.

Elle ronge « les îlots royalistes » mais elle ronge aussi les idées, sans parler de la fraternité perdue, sans parler du budget qui s'échancra largement sous la dent républicaine. Le beau régime! Rochefort aura bon temps à éventrer cette baudruche!

Et puis « l'absorption lente de toutes les classes de la

société française » qui se termine par « un quart à peine des suffrages » et par « une infime minorité. »

Allons, réactionnaires, venez vite au secours de la République. Congrégations, convents, clergé, au secours! au secours! Faites un retour offensif, sans cela la République n'ayant plus rien à démolir, est dans le cas de se démolir elle-même pour s'amuser. Amen!

Louis Franc.

M. GAMBETTA ET LA DÉMOCRATIE

« Démocratie, démocratique », ces deux mots reviennent plusieurs fois dans la déclaration ministérielle.

N'accusons pas M. Gambetta de rêver de la dictature lorsqu'il se promène au milieu des splendeurs de son hôtel : « Juste ciel! s'écrie-t-il, comme la démocratie est bien logée! »

Lorsqu'il s'attable devant un fin menu : « A la bonne heure, dit-il, la démocratie déjeûnera bien, ce matin! »

Lorsqu'il étale ses membres augustes dans l'onde tiède et parfumée de sa baignoire d'argent : « Voilà un bain, pense-t-il, dont la santé de la démocratie se portera à merveille! »

L'hôtel du grand-duc de Cahors sert à loger la démocratie; ses voitures sont destinées à promener la démocratie; ses cigares exquis, c'est la démocratie qui les savoure.

Grâce à M. Gambetta, la démocratie est millionnaire, dort bien, mange mieux encore et s'engraisse à vue d'œil sous la paternelle direction de l'illustre Trompette.

Bienheureuse démocratie! Et dire qu'elle ne se doutait pas de son bonheur! (Union.)

Un percepteur et les commis-voyageurs

Il s'agit d'un beau rêve des Messieurs de la « Mar-

A force de prôner Gambetta dans les tables d'hôte des sous-préfectures; à force de colporter le mot d'ordre maçonnique avec cette désinvolture qu'ils mettent à colporter de la bijouterie en faux ou autres articles de chrysolite, ils avaient fini par se prendre au sérieux politiquement parlant, et par se considérer comme une émanation de l'Etat, comme un rouage indispensable de l'Administration dont Gambetta devenait le chef. En un mot, Gambetta était par eux, Gam-

beta était à eux, Gambetta était pour eux; et n'était-ce pas en quelque sorte leur corporation qui « commandait » cet illustre Gaudillart de la politique?

Aussi, ayant éprouvé, ces jours derniers, l'irrésistible besoin de manger en commun du veau et de la salade, se sont-ils crus autorisés, eux, les représentants des idées modernes, eux, les propagateurs des pavés en caoutchouc, des limes pour œils-de-perdrix, des cols imperméables et des cravates réversibles, se sont-ils crus autorisés à convier à leur table le célèbre inventeur des nouvelles couches. Les naïfs! Ils avaient compté sans leur hôte (c'est bien le cas de le dire). Le rusé et autocratique Gênois, n'ayant plus que faire de ces candides colloborateurs, les a proprement et dédaigneusement envoyés promener, eux et leur banquet, comme de simples « esclaves ivres. » Et mons Gambetta a eu parfaitement raison; en effet, qu'eût-il été faire en ce « repaire? » N'a-t-il point la divine cuisine de Trompette? Et pourquoi fût-il allé commettre ses précieuses papilles au menu plus ou moins suspect de ces « camelots » en goguette? »

Donc, Messieurs les chevaliers de l'échantillon, vous devez désormais vous tenir pour dit :

Gambetta se f...iche aujourd'hui de vous « dans les grandes largeurs », pour parler comme les plus discrets d'entre vous.

Et c'est bien fait. Aussi bien n'est-il pas permis d'être d'une simplicité telle que vous l'avez montrée dans votre campagne en faveur du président du Conseil actuel.

Note de la Rédaction. — Inutile de dire que notre correspondant ne veut parler ici que de ces hableurs que la corporation des voyageurs de commerce semble produire en plus grand nombre que les autres professions. Et il est évident que les honorables représentants de grandes maisons d'industrie ou de commerce, représentants qui sont ordinairement gens forts discrets et de bonne compagnie, ne se trouveront pas atteints par cet article qui ne les concerne en aucune façon. Du reste, nous savons pertinemment que ces derniers ont eux-mêmes souvent à souffrir du compromettant contact avec les « camelots », auquel les oblige malheureusement le hasard des voyages.

Le Gérant : Etienne LABROSSE. Imprimerie X. JEVAIN, rue Sala, 44.

OBLIGATIONS HYPOTHÉCAIRES 5 0/0 DES Chemins de fer de l'État Serbe Remboursables à 500 fr. en 50 ans, rapportant net 25 fr. en or, payables par semestre en janvier et juillet. LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE L'Union Générale Succursale de Lyon 16, Rue de la République, 16 433 FR. A partir du 1^{er} Décembre Jusqu'au 14 Décembre inclus

ABONNEMENTS SANS FRAIS A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE A l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, à Pentresol. ASTHME & CATARRHE GUÉRIS PAR LES CIGARETTES ESPIC. Éviter les contrefaçons CHOCOLAT MENIER Exiger le véritable non

33, RUE DE FLEURUS PARIS LIBRAIRIE ABEL PILON RUE DE FLEURUS, 33 PARIS A. LE VASSEUR, SUCCESSEUR, ÉDITEUR 5 FRANCS par MOIS jusqu'à 100 Francs d'acquisition. Pour un achat au-dessus de CENT fr. le paiement est divisé en VINGT mois. Dictionnaires Encyclopédies Histoire Géographie Littérature Philosophie Sciences Industrie Beaux-Arts. GRAND ATLAS DÉPARTEMENTAL de la FRANCE, de l'ALGÉRIE, des COLONIES, suivi d'un ARMORIAL des principales villes de France. — 106 cartes in-folio accompagnées d'un texte contenant la matière de dix vol. in-8. 2 vol. reliure riche. Prix : 125 fr., payables 5 fr. par mois. En préparation : L'ART NATIONAL par H. DU CLEUZIOU, 2 vol. gr. in-8, illustrés de 40 chromolithographies, 20 grav. hors texte et 800 bois dans le texte.

Le Journal des Tirages Financiers (11^e Année) PARIS — 18, Rue de la Chaussée-d'Antin, 18 — PARIS PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE Capital : VINGT-CINQ MILLIONS de francs Est indispensable à tous les Porteurs de Rentes, d'Actions et d'Obligations. — Très-complet. — Paraît chaque Dimanche. — 16 pages de texte. — Liste officielle des Tirages. Cours des Valeurs cotées officiellement et en Banque. — Comptes-rendus des Assemblées d'Actionnaires. — Etudes approfondies des Entreprises financières et industrielles et des Valeurs offertes en souscription publique. — Lois, Décrets, Jugements intéressant les porteurs de titres. — Recettes des Chemins de fer, etc., etc. L'ABONNÉ A DROIT : AU PAIEMENT GRATUIT DE COUPONS A L'ACHAT ET A LA VENTE DE SES VALEURS sans Commission Prix de l'Abonnement pour toute la France et l'Alsace-Lorraine : UN FRANC PAR AN ON S'ABONNE SANS FRAIS DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

MAISON FONDÉE EN 1863 AGENCE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER Correspondant de l'Agence Havas LYON 14, Rue Confort, 14 — LYON Succursales à St-Etienne, rue Ste-Catherine, 6 Grenoble, Place Grenette.

LE CAFÉ DES GOURMETS est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Chicorée ou autres substances analogues. Éviter les imitations du titre ou de l'étiquette

CONTRE ANÉMIE Chlorose, manque d'appétit Prendre le VIN BERTRAND Tonique par excellence PHARMACIE DES ARCHERS 12, Rue Confort, Lyon

Compagnie Générale d'Affichage V. FOURNIER, Rue Confort, 14, LYON.